

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

JE SUIS UNE ESPIONNE
suivi de KENNEDY SAIT DE QUOI JE PARLE

MÉMOIRE-CRÉATION
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

TANIA LANGLAIS

DÉCEMBRE 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie ma directrice, Louise Dupré, pour l'amour du poème et des chats. Plus qu'une direction de mémoire, le travail partagé est ici celui d'une grande amitié et d'une parenté affective.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
JE SUIS UNE ESPIONNE.....	1
quelque chose d'autiste dans la voix.....	3
je ne ressuscite personne.....	17
la grâce c'est la lumière réussie	31
tu as décidé de mourir longtemps	45
la césure est sans repos.....	59
je vous ramènerai.....	73
DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT.....	87
Kennedy sait de quoi je parle.....	88
BIBLIOGRAPHIE.....	130

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire se compose de deux parties :

La partie création présente un recueil de poèmes en vers libres : *Je suis une espionne*. Le sujet en est le décès du père, à la suite d'une longue maladie. Le thème central est donc la traversée du deuil, dans ses différentes phases, de la douleur à un certain apaisement. Une énonciatrice féminine aborde, par conséquent, sa propre fragilité psychique, sa propre douleur, qui s'exprime par une découpe syncopée du vers, par l'utilisation des procédés stylistiques de l'emboîtement, de l'enjambement des vers et de la répétition.

Soixante-douze poèmes au total composent le recueil, soit six sections de douze poèmes de six vers chacun. Six sections pour les murs de la chambre du mort, pour les six faces du cercueil, chaque section représentant une face de cette «boîte», de cette «dernière chambre» qu'est le recueil. Le *je*, qui a «quelque chose d'autiste dans la voix», qui «ne ressuscite personne», n'est plus qu'«une affaire de présence» devant celui qui «a décidé de mourir longtemps».

Le dossier d'accompagnement, *Kennedy sait de quoi je parle*, propose une réflexion sur les rapports entre le deuil et l'écriture. Phénomène culturel qui passe par le langage, le deuil suppose, comme l'écriture, une distanciation, ce qui nous conduit à repenser la notion de douleur, inhérente au travail du deuil. La douleur de l'endeuillé entraîne une posture paradoxale, une posture de déséquilibre, qui correspond à la fragilité psychique du sujet. Faisant donc écho au recueil de poèmes portant sur la mort du père, la partie réflexive de mon mémoire présente les rapports de tension que favorise une écriture marquée par la mort et le deuil, une parole qui va tenter de nommer *l'inverse de la parole* dans la poésie, c'est-à-dire de nommer le silence de l'absence.

MOTS-CLÉS : POÉSIE, DEUIL, DOULEUR, DÉPRESSION, RÉPÉTITION.

JE SUIS UNE ESPIONNE

*Pour Yvan Langlais (1940-2005),
le souffle et le bouleau pleureur*

1.

quelque chose d'artiste dans la voix

Jamais je ne suis moi qu'à distance de moi.

Louis Calaferte
Temps mort

1.

le désordre compte ses boîtes
premier juillet vingt heures vingt
quand les gestes se taisent
la fabrication d'une mort
laisse un silence qui s'entend :
j'ai quelque chose d'autiste dans la voix.

2.

ce que je donne à la pluie :
le temps de fatiguer un peu l'excessif
visage paternel
pas tout à fait mort encore
cette vague idée de la toux
ne supporter que la page.

3.

le dehors me fait problème
m'invente en quelques pièces
de l'herbe un peu partout
haute en ma tête ou quelque chose
de toi je vois à travers
la chambre une idée verte de la mer.

4.

je suis déversée je cesse là
heureuse et noyée presque
sortie de l'hôpital
le léger bruit de l'eau sur les poumons
ce sera tranquille à présent
ça respirera tout seul.

5.

j'ai des cordes à linge dans la tête
des robes qui font mal
ma douleur joue la jeune fille
tout bas je m'ajoure
sur ta mort imminente
je ne suis pas du monde.

6.

ne me regarde pas comme ça
je ne figure plus au huitième jour
tu ne rentreras pas d'un instant à l'autre
tu reposes dans une boîte
endommagée je demande réparation
je ramasse mes morts tu es le plus léger.

7.

attention au détachement

il ne s'agit pas de dire la mer

avec autant de fatigue dans la voix

que de cordages saufs

je suis sans protocole ni prescription

j'ai dû me faire des fenêtres sur les côtés.

8.

dors : c'est l'heure
je deviens disponible
c'est non pour tout le reste
ma douleur joue la jeune fille
et la mort au violoncelle
tu refroidis ça me tue.

9.

j'habite un carré noir
la clôture du cheptel
et les heures sur les chats j'accuse :
je suis celle à qui c'est la faute
rien ne vient plus
inquiète je suis impossible à refermer.

10.

je ne t'exposerai pas
le corps de cire est à moi
qu'on ne dise pas de toi le défunt
le regretté feu mon père
je ne te regrette pas
déliée de moi je t'attends

11.

au niveau de la mer ça remue souvent
les gestes qui ne suffisent pas
à recommencer ta mort
quand la lumière baisse c'est assez
l'épreuve de l'eau je sais
mes gestes ne suffisent pas.

12.

j'emporte le milieu de ta mort
ni robe ni charnière
cette peine aux trois quarts désertée
ceci dis-le déjà ne répond plus
cela viendra de l'eau
une meilleure définition de la blessure.

2.

je ne ressuscite personne

*Je saurai tenir le coup.
Regardez : je suis calme,
calme comme le pouls
d'un mort.*

Vladimir Maïakovski
Le Nuage en pantalon

1.

tu n'as qu'à rester mort
je ne sortirai pas d'ici j'ai l'habitude
des chambres qui avalent
tu vois je ne bouge pas
je reste parmi les meubles
la morphine n'y fera rien.

2.

le front contre ce qui se repose
n'essaie pas de sauver les meubles
quand je m'arrête pour dire
la résistance est un phénomène électrique
tu dis le temps c'est l'espace
je dis se poster quelque part ne plus parler.

3.

la faute d'une jeune fille
au cou d'un chat te souviens-tu
la durée de l'eau sur les poumons
et les heures qualifiées de dernières
ce sera moi le front bleu
contre la prose qui te résiste.

4.

quatre heures de l'après-midi
tu deviens l'immobile poids
un châle sur les épaules
quelques phrases comme toi
périssables sur fond bleu
tu devances les choses qui ne respirent plus.

5.

dans l'éclat faut voir quelques cheveux
s'affranchir des accidents
il y a la fille pas même la douleur
tranquille de son père
il repose dit-on une faille
quelque part avait tout préparé.

6.

interminable je prononce ton nom
découds les lèvres de ta bouche
j'enlève le coton
quelque chose est à l'œuvre
dans le bleu russe de ton nom :
je suis celle à qui c'est la faute.

7.

jusqu'au fond de la chambre
je n'ai rien à demander
sinon les doigts de ma rage
sinon des formes qui butent
contre les meubles dans le matin
je ne ressuscite personne.

8.

la mémoire est une chambre absolue
le grand naufrage et l'état limite
je m'en lave les mains
rien que silence
au beau temps le livre ouvert
moi c'est feuler que j'ai en tête.

9.

ma fatigue m'aime écoute la résistance
reste un phénomène électrique
ma fatigue me veut du bien
les archets dans la tête une tension
tu cherches où ça grince écoute
je n'ai tué personne jusqu'ici.

10.

je pense à des boîtes de choses mortes
enterrées avec toi la machine
forcément coincée quelque part
je ne passerai pas l'hiver
je me déplace de crise en crise
la distance c'est déjà beau.

11.

je cherche le bon moment pour m'arrêter
dans le lit d'un grand malade
m'arrêter tout à fait
aux six faces d'une boîte et du père mort
penchée sur une chambre qu'on ne peut réparer
avec de la solitude avec des musiques tues.

12.

le désordre aura pris combien de boîtes
après les bêtes et la clarté
la triste vérité est une chose
à laquelle on ne changera rien
ni douleur après toi.
je suis la princesse de personne.

3.

la grâce c'est la lumière réussie

Toi aussi, tu auras des gestes

Tu diras des mots –

Les chats le sauront.

Cesare Pavese

La mort viendra et elle aura tes yeux

1.

bien sûr il y aura d'autres chambres
un corridor de cris à venir
j'ai des lettres cachetées dans le tiroir du bas
comme de petits cercueils
mon train est à quatre heures :
les meubles resteront ici.

2.

tu sais soudain que la grâce
c'est la lumière réussie
un cheveu dans l'évier reviens t'asseoir
je n'arrive plus à savoir
une idée blanche ou une enveloppe vide
ce qui est nécessaire ou pas.

3.

je défais ma coiffure les mèches une à une
laissent échapper le monde
et le regrette des intimes clartés
au plus près de la prière
je regarde ta bouche grande ouverte
tu as décidé de mourir longtemps.

4.

c'en est fait pour l'ordinaire
le chat et moi et le boucan
qu'on voudra n'y fera rien dehors
un vent pourrait déplacer des choses
nuire à l'ordre du monde qu'on se tue
à tenir seuls ici tous les deux.

5.

ce qu'il faut c'est durer
le plus dur c'est durer
il n'y a aucune autre place où pleuvoir
voilà deux jours qu'il est mort
me regarde fixe on dirait les yeux
d'une poupée cousue aux draps.

6.

ta bouche a commenç   à s'ouvrir
il me semble
alors je dirais que peut-être
ça respire encore là-dedans
va savoir depuis combien de temps
je m'occupe    te faire disparaître.

7.

je suis une espionne
je sais qu'un jour ce sera le matin
pour la première fois couché
dans la boîte aux lettres le chat dort dur
il connaît ce livre-là
il se fout bien de l'avant-garde.

8.

tu sais mourir maintenant
dans une boîte de carton
ou le fond de la garde-robe
au plus près de la prière
redis-moi ce qui calmera
la dernière incision.

9.

le bout du monde ils ne savent pas
la peine à faire comme si
tu sais de quoi tu parles
tu t'appliques au jour le jour
depuis le tout début
tu ne dors pas tu t'expliques l'heure.

10.

tout l'après-midi j'attendrai
un signe de toi
n'arrive pas trop tard
on ne parle pas de ces choses-là
devant la mort en personne
qui prend le corps de son père.

11.

la césure est sans repos
plutôt des bêtes qui gémissent
tu vas mourir tu le sais
ton visage est sans repos
tu me regardes avec ces yeux-là
la mer soudain fait tellement de bruit.

12.

je suis un tombeau irréprochable
une mort douloureusement parfaite
il n'y a rien à entendre
qu'un désordre dans la voix
et quelque chose d'autiste :
je suis une affaire de présence.

4.

tu as décidé de mourir longtemps

Il est le temps des choses tuées

Louis Calaferte
Poèmes ébouillantés

1.

la beauté fragile de l'assaut :
je sais que vous n'êtes pas à l'épreuve du temps
l'état du monde compte ses lumières
la chambre est une prétendue catastrophe
entrez c'est très calme ici
vous pouvez faire tous les faux pas.

2.

c'en est fait pour le bonheur
je dis des bêtises écoute
je suis la très jeune affolée
d'une histoire comme une autre
que personne ne s'arrache
il est mort atroce clarté.

3.

une couverture et je renonce
à vous faire une idée
j'appelle un chat un chat
les choses sont ce qu'elles sont
voyez il ne faut pas s'y méprendre
croire que les gens changent.

4.

la chambre s'est remplie d'eau
je ne respire plus très bien
à trois pouces du plafond
la semaine passée au désœuvrement
voici que la clarté présente la tête
d'un chat renversée dans le plein jour.

5.

autrefois c'était un hôpital

l'autopsie ce n'était pas mon premier choix

là où les murs sont percés

de meurtrières

je reprends le collier pour la suite

vous ne devriez pas être en congé.

6.

ne priez pas si fort j'ai mal je dis j'ai mal
à mes robes d'eau mes robes de toile
je vais me bannir des carnets
je soulignerais deux fois si j'étais vous
comme une envie soudaine d'y voir clair
et cela me suffirait.

7.

maintenant voici la vérité :

je me suis dissoute depuis longtemps

c'est la peine la plus irrévocable qui soit

vous m'en voulez pour quelque chose

bleus dans la répétition

à la mer déjà vous étiez sauvés.

8.

dites que je dors que je ne sortirai pas
pour un moindre mal dites que j'attends
à qui c'est la faute
et s'il vous vient l'idée de me parler
encore une fois dites sois tranquille
tu es morte avec lui.

9.

vous avez un plan dites si vous pouvez
quelques mots en ma faveur
j'ai des trous à réparer
pareille à une vieille couverture d'hôpital
je me dispute les retailles les malades
je ne vous infligerai pas ça.

10.

j'habite l'indélogeable écharde
laissée par la table de travail
tu as cessé longtemps
depuis les couloirs insistent
je tiens tête je répète mon corps défendant :
la mort aura bientôt fini de t'achever.

11.

qu'importe l'effort ultime
je serai la beauté satisfaite
la ligne indécise des objets fatigués
venez on finira le grand voyage
se faire mal est une façon d'être
propriétaire de soi.

12.

ce qui bruit dans la chambre froide
boîte crânienne et cage thoracique
tu dis je ne peux plus souffler
chaque instant se frotte à ma patience
tranquille je t'aurai donné
la dernière injection.

5.

la césure est sans repos

*Attaque de violoncelle
de derrière la douleur :*

Paul Celan
Renverse du souffle

1.

si je suis sortie c'est pour rentrer à l'hôpital
dehors c'est l'hôpital
vous raconterez à d'autres la maladie
j'ai ma belle robe rien n'y paraît
le choix sera facile :
au matin je ne serai plus là.

2.

j'ai la césure facile
c'est la faute à la fatigue
enveloppé dans une couverture
même le chat qui dormait hier
dans la boîte aux lettres
aujourd'hui s'est englouti.

3.

tu as décidé
de mourir longtemps
c'est la faute à la répétition
je multiplie mes morts tu es le plus léger
avec les heures dans mes cheveux
tout remballer avec toi.

4.

les journaux me tuent
je veux passer trente ans
la chaleur s'abat j'entends ta voix
quand la porte se referme
je garde toujours un chat sur mes genoux
à l'heure de la morphine.

5.

quand le centre ne tient plus
la mer est un état limite
à la toute fin tranquille
je reste seule à feuler
je travaille fort mais la césure
reste sans repos.

6.

je ne travaille pas pour l'ennemi
ma peur ne sera pas secourue
j'ai ma belle robe rien n'y paraît
aujourd'hui j'arrête l'enterrement
faites de toutes petites boîtes
ça fera joli on emballera les restes.

7.

il faudra se taire ensemble
comme tous les chats je suis une espionne
je suis là pour tirer
au clair sortir jouer
c'est la faute à la fatigue
sans théorie bientôt vous oublierez.

8.

ta chambre est condamnée
avec l'étanche et le regard blanc
moi je rentre à l'hôpital
l'entretien est fini
je demande une balançoire
pour amender ta mort.

9.

il me reste une pièce à éblouir
tu refuses de te réveiller je comprends
il fait mauvais déranger les morts
avec des vérités à mettre en rang
pour les poumons je suis sans crainte
n'importe quel coupable fera l'affaire.

10.

le poème n'est pas un crime déguisé
si j'insiste c'est que je sais vivre
sans césure et sans repos
dites-moi seulement qui je peux sauver
sans sortir de chez moi
je vous ramènerai.

11.

je me suis couchée près de toi
ton bras mort glissait
tombait lourd sur mon dos
il ne restait plus de feu mon père
après huit ans d'agonie
je refuse de marcher ailleurs qu'en toi.

12.

j'ai d'autres listes à dresser
nous sommes d'accord : vous regrettez
honnêtement les catastrophes internes
de la dernière chambre comprenez bien
mourir est un métier comme un autre
faites suture vite ne cillez pas.

6.

Je vous ramènerai

Un jour, je suis sortie pour m'expliquer ce vacarme.

Annie Dillard
Pèlerinage à Tinker Creek

1.

je ne sais pas si le deuil est une bête
couchée dans une boîte trop grande
mais la grâce je sais :
la lumière réussie
et l'inverse de l'angle droit
me refusent le corps défendant.

2.

ta douleur a la prose inexacte
et le son du sacrifice
je lui joue du violoncelle
sans balistique ni métaphore
j'apprendrai à vivre c'est juré
mourir je fais trop bien.

3.

je ne compte plus les blessures
au soleil mes cendres favorites
ne comptent plus les chats
je me tiendrai tranquille
je serai le dernier couteau
dont vous aurez besoin.

4.

quelque part une maison glisse
les muscles fatigués
hors de ma solitude
il ne peut rien arriver
je trouverai mon repos
il aura des volets bleus.

5.

dire à froid mon père est mort
premier juillet vingt heures vingt
très tranquille dans la voix
défectueuse mais légère presque
dire les derniers jours de sa vie
il aura tout pardonné.

6.

je vous prie demeurez ici
faites vos devoirs vos dangers
si par hasard je ne revenais pas
dites ma jolie ne t'excuse pas
avec un ruban autour
je vous traverserai l'esprit.

7.

dites que je résiste avec bravoure
le combat je connais bien
votre exactitude militaire
demain sera possible
je suis une princesse
la mer insiste en mon nom.

8.

si vous êtes sauvés répétez-moi
la même histoire quand il fait clair
je n'ai plus de chagrin qui vaille
les deux minutes de silence
pour la suite je vous prie :
à chacun selon ses boîtes.

9.

je te parle une fois pour toutes
j'ai mal au poème je lis léger
ne tiens pas le repos pour mort
à cause des risques de noyade
je sors tout avec la chambre :
ce qui prend l'eau ressemble à des vérités.

10.

les bateaux s'affranchissent
ils vous serviront de leçon
moi je collectionne les cheveux morts
aux brosses des filles mortes
ce n'est pas important ce n'est pas une question
quand vous y serez aussi vous croirez à l'accident.

11.

je le dis c'est ma demeure
rassurez-vous je ne suis qu'une espionne
je le dis c'est ma douleur
le chat et moi nous passerons l'hiver
à l'épreuve du temps nous savons :
il fait mauvais déranger les morts.

12.

maintenant que je m'éveille
n'allez pas défaillir en entendant ma voix
j'ai d'autres chats à déposer sur les heures
pour la rédemption et les chemises de rechange
je vous ouvre quelque chose d'autiste :
la septième face des boîtes.

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

KENNEDY SAIT DE QUOI JE PARLE

20 avril 2007

Je sais que tu m'entends quand je dis *poème*. J'ai pensé que, en t'écrivant, la conscience du soi me viendrait plus facilement. Que j'aurais cette vision de toi, assis à ton bureau, qui m'écoutes, me dis que ma fatigue et ma résistance, bref mon désordre, au fond, ne veulent que mon bien. Que j'en ai, quelque part où c'est précisément utile, *besoin*. Que je n'ai qu'à écouter.

J'ai compris qu'on écoute surtout avec sa voix. J'ai compris que l'écoute est inséparable de la voix, inséparable de l'écrit.

Depuis, je respire mieux.

21 avril 2007

D'abord la boîte. Te parler de cette boîte, pour la première fois. Celle qui s'ouvre pour devenir chambre ou tombeau. La chambre du père mort. Le silence de cette chambre : «[P]our bien comprendre le silence, nous avons besoin de voir quelque chose qui se taise¹».

Faire taire le bruit des boîtes, ce qui clinque et grince au-dedans d'elles.

Le poème a cette capacité de faire taire les choses, d'en montrer le silence. Le silence de l'écriture aide à désencombrer le monde. À désencombrer le désordre, à *faire ses boîtes*.

¹ Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos : Essai sur les images de l'intimité*, Paris, José Corti, 1948, p. 87; cité par G. Didi-Huberman, *Génie du non-lieu : Air, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Éditions de Minuit, 2001, p. 48.

Dis, le désordre ça prend combien de boîtes? Désordre anxieux qui se souvient *par cœur* de ces vers de Normand de Bellefeuille: «je dis que la douleur c'est / mille boîtes retournées dans mon corps²».

22 avril 2007

Rien que silence.
L'univers dort,
il a posé sur sa patte
une immense oreille fourmillante d'étoiles.

Vladimir Maïakovski, *Le Nuage en pantalon*

Je t'écris pendant que nous patientons, le chat et moi. Nous n'attendons rien des hommes, ni Kennedy ni moi. *Homo homini lupus est*. Nous savons.

Pourtant, le poème a besoin de l'autre, il le cherche. Il ne s'adresse qu'à l'autre, ne vise qu'une chose : le contact. Ou plus précisément : la rencontre.

«Le poème est au fort de lui-même quand il est au bord de lui-même ; c'est de là qu'il appelle, mais il ne peut s'y tenir qu'en s'arrachant sans cesse de son déjà-plus vers encore³», écrit Paul Celan.

² Normand de Bellefeuille, *La marche de l'aveugle sans son chien*, coll. «Mains libres», Montréal, Québec Amérique, 1999, p. 21.

24 avril 2007

Je dis le mot «boîtes» et soudain je suis fichue.

5 mai 2007

La guérison est un processus patient. Tu m'auras donné le temps et l'espace nécessaires pour entendre cette voix.

Je sais désormais un peu plus qu'il me faudra garder dans la poésie une distance respectable.

7 mai 2007

La tension de la forme vient de sa résistance. La résistance est un phénomène physique. J'apprends à peine à lire le texte que je suis, que je te donne à lire. Je suis un texte qui prend l'eau. Et pourtant, je résiste. La résistance, je m'en rends compte, aura toujours été mon mode de vie. Mon unique grâce, la tension qui me garde verticale.

Je n'ai peur que de moi. Résister, c'est aussi être poète à son corps défendant.

Tranquillement, j'apprends cet abandon nécessaire et injustifiable qu'est l'acte d'écrire.

³Paul Celan, «Le Méridien», cité par Philippe Lacoue-Labarthe, *La poésie comme expérience*, coll. «Détroits», Paris, Christian Bourgois éditeur, 1986, p. 49.

10 mai 2007

La poésie insiste et résiste. Elle est renforcement de cette demande qui insiste là où ça résiste, réitérant sa résistance à l'état des choses, à la matière. Je résiste à mon corps défendant, et c'est là mon unique survie. Moi qui pourtant ne sais pas vivre, qui ne sais pas recommencer.

12 mai 2007

De plus en plus je pense au «dés-oeuvrement». Détruire non pas l'œuvre, mais l'*idée* de l'œuvre. Je n'en parle pas trop, je suis en *processus* de «dés-oeuvrement», dirait-on. Résister à l'œuvre, c'est aussi ça, mon travail d'auteur. Un livre, c'est une lutte à finir. La lutte aussi impose sa forme. Ou encore la forme est le résultat de cette lutte. Je ne sais pas. Je te parle comme ça vient.

17 mai 2007

Ce que je cherche à te dire, tu le sais déjà. Je laisse le recueil aller, vaquer. Je l'observe comme debout face à la mer. C'est là tout le plaisir d'être, l'instant d'un poème ou d'un vers, océanographe.

La fiction n'est rien d'autre que la condition de la réalité.

30 mai 2007

Parfois je perds l'essentiel de mon entreprise, qui est l'écriture et non moi. Alors je me répète que le langage est né de la perte. Que la perte est objet de mon langage, objet de deuil. Pontalis, dans *Perdre de vue*, cite Pierre Pachet, *Autobiographie de mon père*, et soudain la chambre du mort s'ouvre en moi : « La parole de mon père mort demandait à parler par moi, comme elle n'avait jamais parlé, au-delà de nos deux forces réunies. Elle me criait, me demandait mon aide pour se consacrer à elle-même, et je voulais cela.¹ »

La chambre du mort débute là où l'écriture cesse d'être nécrologie.

17 juin 2007

Je pense que mon travail, c'est du transfert d'impacts, du transfert d'affects. Rien de plus. Je suis sans protocole ni prescription. Je ne suis que pur affect. J'accumule les chocs affectifs, je les transfère en lignes qui ne se préoccupent plus, tout comme moi, de la marge de droite.

¹ Pierre Pachet, *Autobiographie de mon père*. Paris : Autrement, 2002, p.7.

20 juin 2007

Je me rends compte maintenant que je suis regardée *par* mon texte, que voir est aussi affaire de *toucher*. Ce que l'on arrive à toucher, on le touche grâce à la résistance. Sans la résistance des corps, des matières et matériaux, aucune transformation possible, aucun toucher, nulle caresse, nul poème.

J'apprends lentement à toucher, à être touchée. Mais voilà : je ne sais qu'écrire des poèmes. Non : je suis quelqu'un qui écrit des poèmes. Et cela me suffit.

C'est ce en quoi je crois.

Il faut beaucoup de foi pour un seul poème.

30 juin 2007

Je rejoins Blanchot quand il écrit que «le désastre est la souveraineté de l'accidentel», et ajoute : «ce n'est pas toi qui parleras; laisse le désastre parler en toi, fût-ce par oubli ou par silence⁵».

Pour la suite du jour, que mon désordre s'ouvre au désastre. Ce n'est rien de grave, le poème : c'est une fenêtre.

⁵ Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 2006, p. 12.

5 juillet 2007

La poésie est ce lieu sans lieu, cet espace même de la répétition. La poésie résiste et insiste à la fois. Avec la répétition, la poésie réitère chaque fois le contact avec ce qui lui échappe, et c'est là où la poésie résiste et insiste, proposant la possibilité même du poème. La répétition y devient à la fois l'épreuve et l'espoir du réel. Bien davantage qu'un procédé rhétorique, qu'une figure de style, élevée en art poétique, la répétition tient lieu de philosophie d'existence et de processus créateur. Elle est ce savant mélange de sensible et d'intelligible.

Te dire la matière et le souffle – battement de mer –, te dire que je répète, sans cesse, la même demande au réel, la même *pétition*.

Kennedy sait de quoi je parle.

6 juillet 2007

Kennedy sait que la répétition est la menace même de la mort, celle qui risque, comme la vague, de tout emporter avec elle. Paradoxalement, la répétition est aussi ce qui rend le langage vivant, mouvant, et ce qui multiplie le *je* en puissance d'énonciation.

7 juillet 2007

La répétition est tout le contraire de l'apaisement, et pourtant elle me rassure. Si le souvenir du passé prend le visage d'un ressassement stérile et l'espérance, elle, manque de certitude, la répétition contient l'énergie du renouvellement, puisque la répétition cherche le premier élément répété tout en y échappant toujours. Le terme de répétition ne signifie-t-il pas re-demande, re- *pétition*? La répétition est en effet liée à l'origine – qui échappe toujours à la répétition – puisqu'elle réédite le monde. Il s'agit donc de réitérer la demande, originelle s'il en est, la même mais non identique.

Écoute : à chaque reprise, la répétition gagne en puissance, et chaque répétition est aussi originale que l'œuvre elle-même. Elle est *besoin* : «La répétition est essentiellement inscrite dans le besoin, parce que le besoin repose sur une instance qui concerne essentiellement la répétition, qui forme le pour-soi de la répétition, pour-soi d'une certaine durée.⁶»

8 juillet 2007

«L'amour de la répétition est en vérité le seul heureux», avance Kierkegaard.⁷ La répétition devient élévation du sujet qui mûrit en elle et avec elle. «La répétition est

⁶ Sören Kierkegaard, *La répétition*, Paris, Rivage poche, 2003, p. 106.

⁷ *Ibid.*, p. 30.

réalité, c'est le sérieux de l'existence. Celui qui désire la répétition a mûri dans le sérieux.⁸»

9 juillet 2007

La répétition gagne ainsi en puissance à mesure qu'elle se voit réitérée. Mais chaque répétition se distingue aussi des autres, car elle se situe à un moment précis qui ne peut se confondre avec aucun autre, précédent ou futur. Ainsi, si la répétition n'est pas seulement le retour de l'identique à l'identique, elle s'inscrit dans le temps qui, par essence, rend possible le surgissement du nouveau. La répétition ne constitue pas la simple constatation passive du retour du même, mais plutôt l'énonciation d'une différence.

Si la répétition cherche à toucher, à retourner à l'origine, la répétition l'ajoute aussi comme une *fiction de commencement*, selon Deleuze. «*Ce n'est pas le même qui revient, ce n'est pas le semblable qui revient*, mais le Même est le revenir de ce qui revient, *c'est-à-dire du Différent*, le semblable est le revenir de ce qui revient, *c'est-à-dire du Dissimilaire*. La répétition dans l'éternel retour est le même, mais en tant qu'il se dit uniquement de la différence et du différent.⁹»

⁸ *Ibid.*, p. 32.

⁹ Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, coll. «Épiméthée», Paris, PUF, 1968, p. 384.

11 juillet 2007

Reste une répétition impossible. Sa propre mort, qui n'arrivera qu'une fois. La mort est la finitude du *je*, son impossible poème. Et le corps est là, matière et instrument de répétitions, qui se prépare à la mort, avec une seule leçon : tu n'auras jamais rien su de la répétition.

Et l'on répète cette douleur, ce qui de cette douleur nous échappe, comme elle échappe au langage. Parce que «répéter c'est rester mortel, malgré la conscience de la mort.¹⁰»

C'est là, justement, où la répétition blesse et se présente comme *mortellement sérieuse*.

12 juillet 2007

*Moi est mort.*Walt Whitman, *Feuilles d'herbes*

Il ne peut y avoir d'écriture qu'au bord du désastre.

¹⁰Normand de Bellefeuille, *Lancer Légers*, p. 33.

14 juillet 2007

Il s'agit donc de donner corps, de donner forme à la douleur qui échappe au langage. Défendre une forme, c'est aussi se battre contre la mort. Se battre avec sa finitude de mortel contre un infini, celui de la mort comme celui du poème, seul rempart possible. Partout la mort menace, elle fait signe, elle ramène la conscience de soi à la réalité d'être en attente, en suspens.

Vivants, nous ne sommes que répétitions qui respirent, dans le geste de vivre comme dans l'acte d'écrire. Nous ne sommes que répétitions, intrinsèques à la nature, d'un *temps* de la nature, laps et vitesse d'une vie bien plus courte qu'on ne le croit, quand on l'observe sous l'angle de l'éternité, en regard du poids, du nombre des morts contre celui des vivants. Ainsi, il ne reste plus qu'à s'inventer un corps, une position confortable pour le cadavre à venir, puisque la mort est ce furieux rendez-vous, rendez-vous qu'on annule peut-être chaque fois que le poème s'écrit, que la parole d'amour est livrée, abstraite au silence, dans le regard tourné vers la présence absente, propriété même de la répétition, mallarméenne plus que tout autre.

«Il arrive qu'on me mette en garde : la répétition, comme figure, stratégie d'écriture, risquerait souvent de tourner banalement au procédé. Je pense alors à S.M [Stéphane Mallarmé], et à la mer, chaque fois- la mer sans méthode!-, et je souris, car que saurions-nous, sans la mer, de la répétition?¹¹»

Prendre la mer jusqu'à l'exacte émotion de sa perspective, cela pourrait bien être le dernier tableau du monde.

¹¹Normand de Bellefeuille. *Lancers Légers*, Montréal, Éditions du Noroît, 2001, p.41.

20 juillet 2007

La répétition trompe le sens. Elle est cette arme redoutable pour faire advenir l'inconscient des savoirs, du refoulé, d'une expérience corporelle, d'une expérience originelle.

Le poème n'est ni pensée ni mémoire consciente, et sa douleur est dans chaque césure. Le poème est le «mot à mot du corps douloureux¹²», et la répétition, qui n'est ni habitude ni mémoire, est cette «écriture *de* la douleur / [qui] est un besoin¹³».

21 juillet 2007

La poésie de la répétition affirme un accès à la différence, elle fait de l'origine un actuel, un temps de l'accompli. Le poème ne renvoie pas au sens : il *fait* le sens. De là toute la nécessité, toute l'urgence de la forme. Et de la passion.

L'amour est la répétition qui sauve.

¹²*Ibid.*, p. 41.

¹³*Ibid.*, p. 47.

10 septembre 2007

«Il y a, dans l'écriture de la douleur, un acte de résistance.¹⁴» Qui dit *douleur* dit *dévoilement*. Qui dit *douleur* dit *pudeur*. Qui dit *douleur* pense *subjectivité*. Moi, je pense le poème comme suture. Le poème soignerait-il la poésie? L'écriture, l'art en général, ou plutôt le processus créateur est-il un acte, une opération thérapeutique?

S'il ne l'est pas, qu'on me dise autrement ce qu'il est. Et le comment et le pourquoi.

Il faut éprouver le poème. En mesurer la résistance. Pâtir et passion n'ont-ils pas la même racine étymologique?

12 décembre 2007

J'écoute en boucle les suites pour violoncelle de Bach. Casals les interprète, j'ai la voix et la main qui tremblent, le cœur épiphanique. La résistance et le désir sont inséparables. La résistance, comme le poème, est «d'amour réalisé du désir demeuré désir¹⁵», un mouvement, une tension. Je comprends que la fragilité, aussi, est un aspect important, capital de la résistance. C'est que la résistance passe par la voix ; il s'agit d'une mise en acte de sa tension, de son incarnation dans le poème. La voix est la conductibilité du

¹⁴Louise Dupré, «Écrire d'une main blessée (Communication inaugurale de la XXXII^{ème} Rencontre québécoise internationale des écrivains : 'L'écrivain/e et la blessure' », *Les écrits*, no 111, août 2004, p. 21.

¹⁵René Char, *Œuvres complètes*, coll. «La Pléiade», Paris, Gallimard, 1983, p. 162.

poème. L'œuvre est nécessaire là où la résistance est la plus forte, là où la voix se trouve dans l'exacte et nécessaire distance face à ses objets.

Le désœuvrement : apprendre que la distance est une mesure de séparation. Œuvre et ouvrir, mêmes racines, même combat de justesse et d'équation dans la distance. Il n'y a pas de passage possible sans résistance. Pas de contact non plus. La résistance est un principe de composition. La résistance est liée à la *forme même* du poème, elle est à la fois le moteur et le résultat de ses tensions.

15 décembre 2007

Je me donne congé de l'urgence.

Je m'offre la permission du soupçon.

Je suis une espionne.

Ma coupe dans le chaos, dans la béance et l'impensé porte le nom de *douleur*. Elle s'ouvre constamment, la douleur. Elle recommence, elle multiplie ses objets, me les lance devant (*ob-jectum*). La texture d'une chose jusque-là impensée : la voix de la douleur. Je saisis alors ce qui me saisissait, je *deviens* la caisse de résonance. Il me fallait bien cette boîte : la chambre du mort, pour qu'un passage, une mise en mouvement ait lieu. Parce que le poème est passage ou n'est pas. Et parce que la voix échappe d'abord et toujours au langage. Quand ma voix touche sa justesse tonale, je sais que le poème a trouvé, a appelé sa forme, qu'il *est devenu* forme.

18 décembre 2007

Une image brûle. La brûlure ouvre un passage, troue la représentation. Et tu sais comme moi qu'on ne travaille qu'avec des trous, et non des mots. On travaille toujours avec, comme matériau de départ, les trous laissés par la brûlure, l'image déjà brûlée du poème à écrire.

19 décembre 2007

Je voudrais te parler de l'apaisement. Une voix *apaisée* de la douleur, dans l'intime clarté du renoncement. Cela, je l'aurai appris des chats. Certains appellent cela le don. D'autres, l'amour.

Je voudrais te dire les chats, la mort du père et le suicide de l'amant. Te dire ce que seule la suture de poème apaise. Mais je te dirai que je ne suis qu'une affaire de présence. Une voix. Et tu comprendras. Tu comprendras que je touche, mais que surtout, je suis touchée. violemment, comme on l'est d'une blessure par balle.

Mais je suis sans balistique ni métaphore.

Alors voici, je te parle des chats. Le poème ne permet pas qu'on parle des chats, on les effleure à peine, on les appelle plutôt. Kennedy dort, j'en profite pour t'écrire, je ne voudrais pas qu'il pense que je m'intéresse aux concepts, tu n'imagines pas la déception qu'il aurait. Mais comme lui, comme tous les chats, je suis une espionne. Le chat et moi partageons une complicité tacite, un contact sans contact : il est ce quelque chose

d'autiste que j'ai dans la voix. Le chat est une affaire de présence. Il est expérience, présence et passage. Il est le point de contact, le conducteur entre le poème et moi. Il me permet, par sa présence, d'atteindre la distance nécessaire pour aborder le poème, faire du transfert d'affects mon unique travail.

J'observe le chat. Patience. Je deviens la *patiente* du chat. La patience du chat est conductrice d'une présence, d'une justesse tonale, oui, le chat insiste et il appelle, il est le recommencement même, la «pure» figure de répétition.

20 décembre 2007

Ma première expérience de la mort me vient du chat. Deux chatons sont morts dans mes bras. Si je n'avais pas vu, observé Kennedy les accompagner, je n'aurais pas su, à mon tour, accompagner mon père. Avec Kennedy, j'ai compris que la mort comme la vie est une affaire de don et de sobriété. La présence, encore une fois. Et cela suffit. Cela *est*. Le chat est une figure de silence. De même en est-il du poème. La poésie, comme le chat, est «une qualité d'attention, comme un appel à la nécessité du silence, à se taire ensemble¹⁶».

Aussi on passe la journée à se taire ensemble, Kennedy et moi.

¹⁶ Marcel Bisiaux et Catherine Jajolet. *Chat Plume*, Paris, Pierre Horay éditeur, 1985, p. 81.

21 décembre 2007

Le chat préserve l'*état* des lieux. Il est le seuil de la présence, du présent, du verbe d'état. «Le chat se contente d'être. C'est le verbe qu'il conjugue le mieux.¹⁷» Il est «cette puissance de calme et d'immobilité¹⁸». Il est la puissance du présent.

Premier contact avec la mort : le chat. Premier contact avec la poésie : le chat. Je te raconte : à quatorze ans, je lis, cité en exergue de je ne sais plus quel livre, ce vers de Baudelaire : «Les Chinois voient l'heure dans l'œil des chats.» Je cours à la bibliothèque de Saint-Léonard, j'emprunte les *Fleurs du mal*, et la fille de quatorze ans *reconnaît* quelque chose pour la première fois. Aujourd'hui, de ce poème, je comprends la finale : «Oui, j'y vois l'heure, il est l'éternité.» L'éternité du présent. L'éternité *est* le présent, le chat *est* le présent. Et la grâce réussie. «Avec un chat, le présent prend forme.¹⁹»

Les chats ont cette capacité du désœuvrement: ils savent rester sauvages, arrivent à se «déculturer». Les chats me rassurent : je saurai faire le chemin inverse et retourner au cœur même de la pratique, sans théorie ou prescription. Je redeviendrai sauvage. En fait, cela signifie que je n'aurai jamais cessé de l'être. Mon unique rédemption, s'il en est.

Tout ce que j'ai à dire n'est pas plus important que le silence de Kennedy.

¹⁷ *Ibid.*, p. 188.

¹⁸ *Ibid.*, p. 147.

¹⁹ *Ibid.*, p. 277.

22 décembre 2007

La mort ne se pratique pas. Ne se répète pas. La répétition ne va pas vers la mort, vers le rien, mais elle ouvre plutôt, elle re-commence. Elle gagne en puissance justement parce qu'elle vise l'ouverture. La mort devient la mort de la mort, rien d'autre. La répétition consiste donc, dans mon travail, en une puissance de survie et de demande au réel. Elle est cette volonté de *réalisation* qu'exige la pratique. Plus je répète, plus je brûle les trous du poème, plus je pousse pour ouvrir, et parfois j'arrive presque à toucher, à *créer*. Je ne cherche qu'à établir un contact, et la répétition réitère cette demande, ce désir.

Longtemps j'ai pensé apprendre à mourir, à mieux mourir. Mon *ars moriendi* aura été la dépression. Et cette formule de Leiris : «Mort : me met hors.» L'inconscient ignore-t-il la mort? Je sais bien qu'on ne comprend pas la mort, sa propre mort. On dit : «Je sais que je vais mourir mais je n'y crois pas».

23 décembre 2007

«Je serre contre moi l'idée de ma propre mort ; elle est mon bien.²⁰»

C'est peut-être ça, apprendre à vivre.

Le deuil n'est rien d'autre qu'une épreuve de réel.

²⁰ Jean-Michel Maulpoix, *Du lyrisme*, coll. «En vivant en écrivant», Paris, José Corti, 2000, p. 130.

26 décembre 2007

Il convient ultimement de *tuer le mort*, selon l'expression de Daniel Lagache²¹, ce qui ne peut advenir que par un processus, une pratique, aussi, soit le résultat d'une élaboration de travail du réel, ce que Freud nomme le travail du deuil. Le travail, oui, tant il est vrai qu'on se fatigue à la tâche. Plus qu'un travail, se séparer de l'objet devient impératif. Et il est parfois terriblement douloureux d'apprendre, de *travailler* à renoncer.

Je te parle de moi avec l'impression de n'avoir rien à dire que tu ne saches, que tu ne devines déjà en moi. La grâce ne vient pas d'elle-même. Si la lumière est réussie, si elle brûle, c'est forcément qu'elle vient de quelque part. Et ce lieu du lieu, c'est les autres. La grâce de l'autre me fait de la lumière.

Longtemps à me méfier de l'autre, de sa parole, à lui refuser sa grâce. J'apprends. J'essaie d'apprendre à vivre. La vie, c'est les autres; la mort, c'est l'abstraction singulière. Et c'est là aussi que se situe tout mon travail, toute ma recherche de réel. Ne plus vouloir en finir avec les autres une fois pour toutes. Dire je t'en prie : prends-le, il ne s'agit pas d'un secret : c'est une chambre rassurante. C'est une chambre qui *respire*. Il s'agit d'une intime clarté.

²¹ Daniel Lagache, «Le travail du deuil», in *Revue française de psychanalyse*, no 4, 1938 ; cité par J.-B. Pontalis, in *Entre le rêve et la douleur*, coll. «Tel», Paris, Gallimard, 1983, p. 241.

27 décembre 2007

Je ne crois pas à l'expérience poétique. Lacoue-Labarthe me rassure: «Il n'y a pas d'"expérience poétique" au sens d'un "vécu" ou d'un "état" poétique. Si quelque chose de tel existe, ou croit exister – et après tout c'est la puissance, ou l'impuissance, de la littérature que d'y croire et d'y faire croire- , en aucun cas cela ne peut donner lieu à un poème. [...] Un poème n'a rien à raconter, ni rien à dire : ce qu'il raconte et dit est ce à quoi il s'arrache comme poème.²²» Il poursuit : « [L]e lieu de la poésie, le lieu où la poésie a lieu, chaque fois, est le lieu sans lieu de l'intime béance – quelque chose qu'il faudrait certainement penser comme le pur espacement [...] Le lieu de cette sourde résistance à quoi l'on reconnaît une voix singulière, c'est-à-dire départagée de la langue et du langage.²³»

Ainsi le poème ne survient que lorsqu'il n'y a plus rien à dire, lorsque ses chances d'exister, déjà, semblent ou menacées ou détruites. La poésie est cette contrainte du renoncement, et cette contrainte prend la forme d'un passage. Le poème est passage ou n'est pas. Et la tension qu'est ce passage passe par la voix.

²² Philippe Lacoue-Labarthe, *La poésie comme expérience*, coll. «Détroits», Paris, Christian Bourgois éditeur, 1986, p. 33.

²³ *Ibid.*, p. 81.

28 décembre 2007

Je ne pense pas à ma *propre* voix. Je pense à la voix qui existe avant ma parole. Je pense à ce que pourrait être une tonalité de la douleur.

Douleur, césure et suture. C'est la césure, surtout, qui fait suture : elle est, dans la phrase, ce repos sans repos, cette «parole pure», selon Hölderlin. Une coupe, répétée sans cesse, dans la béance.

La douleur est le déchirement. «Mais elle ne déchire pas en lambeaux éparpillés. La douleur disjoint assurément, elle distingue (*scheidet*), mais de telle sorte que du même coup elle tire tout à soi, rassemble tout en soi. [...] La douleur est ce qui joint dans le déchirement qui distingue et rassemble. La douleur est la jointure du déchirement. [...] La douleur ajointe le déchirement de la Dif-férence (*Unter-Schied*). La douleur est la Dif-férence même.²⁴».

Le silence du poème s'entend ; il est en train de coudre. Il file une composition de la douleur.

29 décembre 2008

La voix de la douleur passe par le silence de la césure. Je sais que la césure est sans repos. La voix est sans repos. La voix est désir, désir de demeurer désir, ce que René Char précisait du poème.

²⁴ *Ibid.*, p. 138-139.

La voix est aussi un «soi négatif», formule Hegel. En réalité, «rien n'est dans la voix, la voix est le lieu du négatif, elle est Voix, c'est-à-dire pure temporalité. Mais cette négativité est, cependant, gramma, qui articule voix et langage et ouvre, ainsi, l'être et le sens²⁵». C'est la négativité même qui donne forme au poème.

Ainsi, quand on parle de voix, il faut parler de fragilité. Les plus beaux poèmes sont souvent ceux où l'on entend une voix très près de se briser.

La voix. La fragilité de la voix, la *sola substantia*, dit encore Agamben²⁶.

30 décembre 2007

La voix ouvre en même temps l'être et le temps. Et la répétition recommence cette ouverture, en réitère la demande. Elle est le re-commencement. Elle ouvre, elle brûle pour ouvrir, gagne en puissance de frappe. Elle ouvre, apaise et rassure, la voix. Elle s'occupe de la douleur, jamais du pathos. Et ma douleur se tient tranquille.

²⁵ Giorgio Agamben, *Le langage et la mort*, coll. «Détroits», Paris; Christian Bourgois éditeur, 1997, p. 81.

²⁶ *Ibid.*, p. 74.

31 décembre 2007

On ne peut penser deux fois ce qui a été pensé. C'est en se taisant que la pensée paie sa dette envers la voix. Taisons-nous donc ensemble, les yeux fermés, la tête couchée sur le pupitre. Laissons défiler les objets, les obstacles de cette constellation de la douleur.

1^{er} janvier 2008

Il me faut apprendre à mieux me taire.

7 janvier 2008

Je suis la contrainte difficile et les chemises de rechange. Je n'ai peur que de moi. Je te répète que «je serre contre moi l'idée de ma propre mort; elle est mon bien²⁷». Je m'impose deux minutes de silence. Je suis la douleur de la très jeune affolée, de la très vive. Et pour l'instant je te prie, la tête couchée sur le pupitre. Je voudrais que tu m'expliques ce qu'est la rédemption. Dis.

²⁷ Jean-Michel Maulpoix, *Du lyrisme*, p. 130.

8 janvier 2008

Va savoir ce que je fais de ma douleur. Je négocie, voilà, je négocie. De la douleur, j'aurai tenu, j'aurai gardé parole.

On dit *tomber* en dépression. Je ne saurais pas te dire pourquoi, mais ça m'a prise, comme ça, j'ai relu les journaux de suicidés et les récits de dépressifs notoires : Woolf, Plath, Pavese, Styron, Michaux, Guyotat, nomme-les. La théorie, en plus.

Va savoir, mais cela apaise ma douleur. Même qu'on rit ensemble, elle et moi, de voir Kennedy s'étendre sur nos papiers. Sur Kristeva, surtout.

L'œuvre, naturellement, va vers une forme. Mais davantage encore, elle appelle une unité. Elle n'appelle que cela. De même en est-il avec la douleur.

10 janvier 2008

Un jour, je me suis cassée. Je ne saurais pas t'expliquer la brisure, te dire la scission, et cette voix depuis. Je prononce le mot *dépression* sans avoir quoi que ce soit à en dire. Je ne saurais te dire ce qu'elle m'a fait, te répéter ce qu'elle m'a dit.

J'ai tout faux.

C'est moi, plutôt, qui ai parlé tout haut, à *voix haute*, déjà brisée. Et cette maladie de l'anéantissement m'a entendue, m'a privée de toute possibilité de réaliser, c'est-à-dire de *rendre réel*.

Un jour, je me suis cassée. Quelque chose de vivant s'est vidé, déshabillé de fond en comble. Une farce ou une fosse préparée juste pour moi.

11 janvier 2008

«Je suis au centre du gouffre. Je ressens ma peau comme une frontière, et le monde extérieur comme un écrasement. L'impression de séparation est totale; je suis désormais prisonnier en moi-même. Elle n'aura pas lieu, la fusion sublime; le but de la vie est manqué. Il est deux heures de l'après-midi.»²⁸

12 janvier 2008

Bien sûr, quelque chose en moi fait défaut. Je me couche souvent sur mes morts. Je veux gagner du temps. Regarde-moi, regarde ça : d'autres morts s'approchent. Je ne pourrai plus te parler. Ils me recouvriront. Je n'aurai plus de bouche pour toi; écoute, je

²⁸ Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, coll. «Nouvelle génération», Paris, Édition J'ai lu, 1999, p. 156.

ne pourrai plus te soigner. Mes morts se mobilisent, ils te diront mon nom une fois pour toutes.

Rien ne va plus.

Je dépose mon cahier rouge, un journal à peine, presque rien. Je reste assise le dos courbé, je me balance, je répète Bora Bora.

Tu sais, je n'ai jamais pensé t'écrire autre chose qu'une lettre d'adieu. Je suis là toujours déjà morte de mes histoires. Je sais que mon corps attend quelque part que je revienne.

C'est une question de temps, c'est un secret.

Seul Kennedy sait de quoi je parle.

13 janvier 2008

J'apprendrai le piano, c'est juré. Finis les cahiers d'école, le père malade. Je retourne à la mer. Je ferai de toutes petites boîtes, j'emballerai les restes. Vois : la mort est finie. Elle a fini de m'achever.

14 janvier 2008

Je sais que le cœur ne se rétablit pas. Ne renonce pas : dimanche devrait commencer. Dimanche sera l'enfant qui s'avance en robe verte. On l'appellera Léonie. Elle ne saura rien de la douleur.

15 janvier 2008

Un jour, je suis morte. Et je suis revenue. Le survivant est celui qui tient sa place entre deux morts. Celui qui garde en sa voix la sourde résistance du poème, le lieu de l'intime béance. Le survivant sait qu'il y a deux types de réalisation : la représentation et la présentation. Il perçoit, il sait que la représentation ne présente rien de vrai, d'impensé, d'inouï. Seule la présentation émerge de la parole, de et par la voix.

Le survivant sait que sa voix ne lui appartient pas. Le survivant écrit, il sait que les vrais témoins sont morts. Il le sait à son corps défendant. Il fait de toutes petites boîtes pour contrer son désordre. Il sait que «la mort a déjà devancé tout mourir²⁹». Il sait que le poème est «de parler de la parole³⁰».

²⁹ Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, coll. «Tel». Paris, Gallimard, 2006, p. 25.

³⁰ *Ibid.*, p. 32.

16 janvier 2008

Ma fatigue travaille, elle fait ses ongles. Kennedy m'observe. Il semble dire que désormais, toute tristesse sera accompagnée.

Rédemption.

17 janvier 2008

La douleur est un corps à corps entre soi et soi, soi et les autres, l'extérieur et l'intérieur. Mais en vérité, « la douleur, elle n'est qu'à soi³¹ ». L'autre cesse d'avoir la fonction de possible répondant. La douleur n'est qu'à soi et pourtant, comme l'art, elle met le moi à distance. « Là où il y a douleur, c'est l'objet absent qui est présent, perdu, qui est présent; l'objet présent, actuel, qui est absent. Du coup, la douleur de séparation apparaît comme secondaire à une douleur nue, absolue. La *scène* psychique peut paraître peuplée, mais elle est peuplée d'ombres, de figurants, de fantômes, la *réalité* psychique est ailleurs, moins refoulée qu'enkystée.³² »

La douleur est intime : elle est cet autre en soi.

³¹ Jean-Bertrand Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, coll. «Teb», Paris, Gallimard, 1983, p. 262.

³² *Ibid.*, p. 263.

18 janvier 2008

Il y a encore de la vie dans ce cadavre.
Sören Kierkegaard, *Traité du désespoir*

tu as dit si je meurs aujourd'hui
je vais mourir solide
parce qu'une réalité est venue.

19 janvier 2008

Je crois que je n'ai pleuré qu'une fois pour la mort de mon père. Et je ne pleurerai pas parce qu'il était mort, mais parce qu'il avait vécu, parce qu'il avait eu, dans sa vie, de trop lourdes et trop nombreuses souffrances.

Giorgio Voghera, *Notre maîtresse la mort*

Seule reste la voix, comme pur vouloir-dire et mémoire de la mort. La voix donne lieu à l'absence, elle est l'empreinte négative du langage. Le langage, bien sûr, ne connaît rien de la voix. Et «la pensée n'a rien à penser de la voix. C'est en se taisant qu'elle paie sa dette envers elle³³».

³³ *Ibid.*, p. 194.

22 janvier 2008

Pontalis avance que la douleur est incommunicable, que «le sujet lui-même ne communique pas avec sa douleur³⁴». Faux : la douleur est effrayante de communicabilité et de conductibilité. Constamment, je négocie avec elle. Toutes ces négociations apparaissent dans les modulations de ma voix. La vie elle-même est une constante et inconditionnelle «complicité avec la douleur³⁵».

23 janvier 2008

Je me lève ce matin et dans le calme glauque je me sens comme le pois dans *La Princesse au petit pois*. J'ai plusieurs matelas de sommeil raté sur le dos moi aussi, Kennedy sait de quoi je parle. Il se lève avec moi, il s'étire longtemps. Je lui demande pardon le chat pour ma tristesse tout le temps. Il s'approche. Je lui laisse tout le soleil.

Pourtant, «je tiens de ma déprime une lucidité suprême, métaphysique³⁶».

³⁴ *Ibid.*, p. 262.

³⁵ Julia Kristeva, *Soleil noir : Dépression et mélancolie*, coll. «Folio/ Essais», Paris, Gallimard, 2006, p. 69.

³⁶ *Ibid.*, p. 14.

25 janvier 2008

Je suis atteinte d'un «vide océanique³⁷» et «l'affect, c'est [m]a chose³⁸». J'apprends par Kristeva ce que ma douleur me rappelle sans cesse : le dépressif est captif de l'affect. Le dépressif est rivé à sa douleur. Je pense à mon recueil, je relis cette vérité transcrite dans mon carnet de notes. Lis, tu verras :

«Rappelez-vous la parole du déprimé : répétitive et monotone. Dans l'impossibilité d'enchaîner, la phrase s'interrompt, s'épuise, s'arrête. Les syntagmes mêmes ne parviennent pas à se formuler. Un rythme répétitif, une mélodie monotone, viennent dominer les séquences logiques brisées et les transformer en litanies récurrentes, obsédantes [...] dans la menace de sombrer dans le blanc de l'asymbolie ou dans le trop-plein d'un chaos idéatoire inordommable.³⁹»

Mais dès que la douleur prend *forme*, elle ouvre, elle devient une capacité, une conductibilité, une force d'attraction et de répulsion, un phénomène physique, encore une fois, celui de la résistance, une résistance intime.

³⁷ *Ibid.*, p. 40.

³⁸ *Ibid.*, p. 24.

³⁹ *Ibid.*, p. 45.

27 janvier 2008

*Le mélancolique est une mémoire étrange.*Julia Kristeva, *Soleil noir*

Un jour, je me suis cassée. Un effondrement spectaculaire du sens a eu lieu. Aussi je n'ai d'autre choix depuis que de construire « [m]a propre parole interprétative⁴⁰ ». Je sais que je vis dans une temporalité décentrée. J'accumule le temps comme des strates, des couches de peinture. Ma poéticité tient en un moment unique, isolé, banni d'une ligne spatio-temporelle. Je sais que je suis une mémoire étrange. Étrangère surtout, avec toutes ses épaisseurs de voilement; «un moment bouche l'horizon de la temporalité dépressive, ou plutôt lui enlève tout horizon, toute perspective⁴¹».

Mais la poésie témoigne d'une dépression vaincue, du moins provisoirement. La mise à distance exigée par l'acte d'écrire redonne la possibilité du sens, ou plus précisément de réaliser quelque chose, de *rendre réel*. La poésie est le lieu de l'intime béance où la dépression s'apaise par la voix, parce qu'elle retourne à la voix. La voix de la douleur, c'est le nom que je lui donne. La douleur est celle d'un «moi [qui] ne s'accepte pas abandonné⁴²». Qui demande l'autre, comme le poème, et qui réitère sans cesse cette pétition, ce besoin.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 52.

⁴¹ *Ibid.*, p. 71.

⁴² *Ibid.*, p. 71.

30 janvier 2008

Bien sûr il y a aura d'autres miracles. Tu as assez expié comme ça, je me dis.

3 février 2008

Ma fatigue est lourde comme ton manteau. Tu l'as oublié, ton manteau. Je le porte parfois. Je sens le poids de ta mort, tu vois c'est comme ça que j'arrive à comprendre. Juste cela, le poids du vide, du vide dans ton manteau.

Voilà deux jours, j'ai trouvé un de tes cheveux. Court et parfaitement blanc. Un cheveu de toi. Tu vois, ça me tue.

Et j'enrage : toi tu es mort une fois pour toutes.

Je meurs tous les matins.

5 février 2008

Je parle maintenant de moi, oui, je ne parlerai plus dorénavant que de moi, c'est décidé, quitte à ne pas y parvenir, il n'y a pas de raison pour que j'y parvienne, je peux donc m'y mettre.

Samuel Beckett, *L'Innommable*

Je me répare doucement, silencieusement. Je fais *autrement*, je fabrique *malgré*. Kennedy ne sait rien du deuil, parce que le deuil n'est rien, sinon propre à l'humain. Le deuil est une farce et attrape, un affront du réel.

Le deuil est l'échec du désir, l'échec du plaisir innocent. L'échec ultime, contre tout poème. Être en deuil, c'est être sans repos.

Mais toi, tu reposes, dit-on.

6 février 2008

Contrairement aux chats, «nous ne savons renoncer à rien⁴³», disait Freud : c'est pourquoi le deuil est souffrance et travail. «Le monde nous dit *non* - et nous disons *non*

⁴³ Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, «La création littéraire et le rêve éveillé», coll. «Idées», Paris, Gallimard, 1980, p. 71.

à ce refus. Cette négation de la négation, loin d'aboutir à je ne sais quelle positivité, nous enferme dans la douleur.⁴⁴»

L'unique survie : que la réalité l'emporte. Vivre malgré, aimer surtout. Voilà ce qui distingue l'endeuillé du dépressif, du mélancolique, qui lui n'accepte pas que l'objet soit perdu, qu'il n'existe plus comme répondant, mais au contraire, s'identifie maladivement à cette perte. D'abord incapable de faire le deuil de soi, «il ne cesse de souffrir sa propre mort⁴⁵». André Comte-Sponville va jusqu'à dire qu'il faut trancher, choisir : deuil *ou* mélancolie. «Aussi faut-il aimer en pure perte, toujours, et cette très pure perte de l'amour, c'est le deuil lui-même et l'unique victoire.⁴⁶»

7 février 2008

Je pense à Cesare Pavese. *Le métier de vivre*.

Je ne pense plus qu'au suicide de Pavese.

Sûr que la mort viendra. Certain aussi qu'elle aura mes yeux, comme tu dis.

Mourir est un métier comme un autre.

Je répète : mourir est un métier comme un autre.

⁴⁴ André Comte-Sponville, «Vivre, c'est perdre» in *Deuils : Vivre, c'est perdre*, Paris, Édition Autrement, série Mutations, no 128, mars 1992, p. 17.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 21.

8 février 2008

Ce qu'il faut savoir de la douleur, c'est qu'elle est faite de petites bêtes. Je ne crois pas que la douleur souhaite être délivrée. Je dis qu'elle appelle plutôt au naufrage. Et les bêtes ont peur de l'eau, voilà, c'est son paradoxe.

9 février 2008

Le deuil ramène, ravive la dépression. C'est que la dépression me demande de faire la morte. Elle ne demande que cela, c'est son unique moyen de nous garder en vie, elle et moi. Un peu comme on perd conscience parce que le corps et le cerveau l'exigent, en ont *besoin*. La dépression vise la mort pour toucher le point exact de rebondissement du vivant, de l'organique, de la survie exactement.

De la dépression, je n'ai rien à écrire qui vaille ma peine. C'est la grâce de mes morts, la grâce de la négativité que de donner *voix*. Kennedy sait cela avec ses yeux.

10 février 2008

Je suis malade d'amour et de douleur. Même combat; du transfert d'impacts, du transfert d'affects, mon travail; je l'ai dit déjà. Je dois me répéter chaque jour. Et tout recommencer. Cela, sans avoir rien à raconter pour respirer là-dedans.

Si seulement je savais de quoi je parle, je rugirais moins.

11 février 2008

Kennedy, c'est ma panthère à moi, mon amour à moi, mon ombre à moi. Je dis *à moi* parce que c'est bon à dire, ça fait du bien, c'est tout. Je sais, *j'ai tout faux*. Je ne suis propriétaire de rien.

Je compte les cheveux morts aux brosses des filles mortes.

15 février 2008

Je n'ai jamais su te parler de l'amour. Il faudra tout relire. Remplacer «douleur» par «amour». Ce qui lie et déchire à la fois. Cet autre en moi.

Le poème comme l'amour est un don. Tout n'aura été que pur don.

Et moi, j'aurai été le vaisseau de quelque chose.

Cela suffit. Cela me dépasse.

16 février 2008

Dis-moi maintenant, ce que tu tiens dans tes mains, ce que tu achèves de lire, avec moi, à mesure que la pensée s'écrit, c'est le discours de *qui*? Va savoir. Je n'y arrive toujours pas. *Long way home*, qu'on se dit, Kennedy et moi.

Il serait plus facile de ne plus t'écrire. De ne plus sortir. Dormir, ou me noyer.

Je devrais me *laisser faire*, juste pour voir si j'y suis.

Je devrais tout sortir des boîtes. Il venterait fort, comme on dit. Je ne ménagerais rien ni personne. On en resterait là, Kennedy et moi.

On ne s'en sortirait pas.

17 février 2008

Je ne parle qu'à partir de moi. C'est peut-être cela, la voix de la douleur. La voix prisonnière de ses affects. La voix demeure la seule communicabilité de ma douleur, puisque la douleur elle-même ne rencontre pas l'autre, n'a pas de répondant possible. Dans un premier temps, la voix de la douleur ne semble s'adresser qu'à la douleur, et c'est là toute sa peine, car comme l'amour, elle a *besoin* de l'autre pour avoir une parole.

C'est dans le poème que la douleur trouve sa parole, sa justesse tonale.

Et avoir une parole, «disposer d'une voix une fois pour toutes, ce serait être sauvé⁴⁷».

20 février 2008

Maintenant, vient une fin, je renonce.

Jacques Roubaud, *Quelque chose noir*

Je saurai me tenir tranquille. Je guéris.

Je suis l'expérience et la voix d'une disparition en cours.

Je suis atteinte de la maladie humaine du temps. Une psychopathologie du temps, dit-on.

J'ai quelque chose d'autiste dans la voix. Cet autre en moi n'arrive pas à communiquer, et je reste prisonnière de l'affect. Je n'ai que ma voix pour établir un contact, un toucher.

Je produis «un discours psychotique du commentaire⁴⁸», «jusqu'à cette raréfaction quasi autistique de la dénomination⁴⁹».

Je suis un huis-clos tranquille, celui de l'expérience de la vie morte.

Pourtant j'écris. Je mets à distance, je *mets en œuvre* du temps. Il s'agit, selon Pierre Fédida, de la «capacité dépressive⁵⁰», de la «mobilité⁵¹» créatrice, précisément ici, de la capacité dépressive du deuil. Contrairement à l'état dépressif, constamment menacé par l'asymbolie et l'anéantissement du sens, la capacité dépressive agit comme moteur de

⁴⁷ Pierre Alferi, *Chercher une phrase*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2007, p. 72.

⁴⁸ Pierre Fédida. *Des bienfaits de la dépression : Éloge de la psychothérapie*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 81.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 48.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 71.

⁵¹ *Ibid.*, p. 71.

création. Écrire, c'est cesser de mourir à la place du père, refuser d'en être le vivant tombeau. La chambre du mort, je l'ai dit, débute là où l'écriture cesse d'être nécrologie.

Et la guérison passe par la voix. Une voix apaisée de la douleur. Il s'agit d'écouter avec cette voix, car la voix écoute une écriture, effectue une lecture de la lecture.

Il s'agit donc d'écouter, avec une extrême sobriété, pour ainsi «accéder à la mobilité qui ouvre l'accès à la réanimation vivante des tonalités assourdies et écrasées par l'état déprimé. [...] L'autiste sait cela : ce sont les sons ressentis qui comptent⁵²».

La guérison s'installe : elle me rend mes *possibles*, qui s'étaient avec moi épuisés.

Je refuse la mortification comme *modus vivendi*.

L'état dépressif, finalement, est une nécessité vitale, une défense, une résistance ultime.

La dépression, comme maladie de la forme, est un symptôme. Celui d'une «dépressivité nécessaire à la vie pour rester vivante⁵³».

Oui, cela, précisément : rester vivante.

21 février 2008

Te dire le calme lucide, celui du matin.

⁵² *Ibid.*, p.152-153.

⁵³ *Ibid.*, p.219.

Te dire que j'écris pour cette voix «qui me demandera, au moment de fermer pour la dernière fois les yeux : «Qu'as-tu fait de ta douleur?⁵⁴»

Déjà je réponds par le poème :

j'ai d'autres listes à dresser
nous sommes d'accord : vous regrettez
honnêtement les catastrophes internes
de la dernière chambre comprenez bien
mourir est un métier comme un autre
faites suture vite ne cillez pas.

23 février 2008

J'aurais voulu mieux t'écrire le désordre et son épiphanie. Te dire que, parfois, la négociation avec la douleur fonctionne. Elle est la condition d'apparition du poème.

Mais je sais qu'une pratique ne répond à rien, je sais qu'un poème ne cherche pas à dire. Ce que je sais, c'est que le poème écoute.

Écoute.

Vient une rédemption : demain, je corrigerai quelques césures.

⁵⁴ Louise Dupré, «Écrire d'une main blessée», p. 31.

BIBLIOGRAPHIE

Sur le deuil, la dépression et la mélancolie :

CZECHOWSKI, Nicole, et Claudie DANZIGER. *Deuils : Vivre c'est perdre*. Coll. «Autrement». Paris : Hachette, 2004, 317 p.

HANDKE, Peter. *Essai sur la fatigue*. Coll. «Folio». Paris: Gallimard, 1996, 76 p.

KLEIN, Mélanie. *Deuil et dépression*. Paris : Petite bibliothèque Payot, 2003, 142 p.

KRISTEVA, Julia. *Soleil noir : Dépression et mélancolie*. Coll. «Folio essais». Paris : Gallimard, 2006, 264 p.

LÉVESQUE, Nicolas. *Le deuil impossible nécessaire : Essai sur la perte, la trace et la culture*. Coll. «Nouveaux essais Spirale». Québec : Nota bene, 2005, 223 p.

PICARD, Michel. *La littérature et la mort*. Coll. «Écritures». Paris : PUF, 1995, 193 p.

RABATÉ, Dominique, et Pierre GLAUDES. *Deuil et littérature*. Coll. «Modernités». Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 2005, 441 p.

SALLENAVE, Danièle. *Le don des morts*. Paris : Gallimard, 1991, 189 p.

WATKIN, William. *On Mourning: Theories of Loss in Modern Literature*. Edinbourg: Edinbourg University Press, 2004, 245 p.

Sur la douleur:

AUBERT, Annie. *La douleur : Originalité d'une théorie freudienne*. Coll. «Voix nouvelles en psychanalyse». Paris : PUF, 1996, 245 p.

BAJOMÉE, Danielle. *Duras ou La douleur*. Paris : Duculot, 1995, 165 p.

CHAMBERLAND, Paul. *Une politique de la douleur : Pour résister à notre anéantissement*. Montréal : VLB éditeur, 2004, 283 p.

DEL VOLGO, Marie-Josée. *La douleur du malade*. Coll. «Actualités de la psychanalyse». Ramonville Saint-Agne : Érès, 2003, 182 p.

KIERKEGAARD, Sören. *Miettes philosophiques : Le Concept de l'angoisse, Traité du désespoir*. Coll. «Tel». Paris : Gallimard, 1990, 501 p.

LE BRETON, David. *Anthropologie de la douleur*. Paris : Éd. Métailié, 2006, 240 p.

PONTALIS, Jean-Bertrand. *Entre le rêve et la douleur*. Coll. «Tel». Paris : Gallimard, 1983, 274 p.

Sur l'écriture, la voix, le lyrisme et la répétition:

AGAMBEN, Giorgio. *Le langage et la mort*. Coll. «Détroits». Paris : Christian Bourgois éditeur, 1997, 298 p.

ALFERI, Pierre. *Chercher une phrase*. Coll. «Titres». Paris : Christian Bourgois éditeur, 2007, 73 p.

ARSENAULT, Mathieu. *Le lyrisme à l'époque de son retour*. Coll. «Nouveaux essais Spirale». Québec : Nota bene, 2007, 169 p.

BACHELARD, Gaston. *La Terre et les rêveries du repos : Essai sur les images de l'intimité*. Paris : José Corti, 2004, 276 p.

BARDECHE, Marie-Laure. *Le principe de répétition : Littérature et modernité*. Paris : L'Harmattan, 1999, 317 p.

BISIAUX, Marcel, et Catherine JAJOLET. *Chat Plume*. Paris : Pierre Horay éditeur, 1985, 317 p.

BLANCHOT, Maurice. *L'écriture du désastre*. Paris : Gallimard, 1980, 219 p.

BRODA, Martine. *L'amour du nom : Essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse*. Coll. «En vivant en écrivant». Paris : José Corti, 1997, 262 p.

DE BELLEFEUILLE, Normand. *Lancers Légers*. Montréal : Éditions du Noroît, 2001, 71 pages.

DERRIDA, Jacques. *Donner la mort*. Coll. «Incises». Paris : Galilée, 1999, 208 p.

DELEUZE, Gilles. *Différence et répétition*. Coll. «Épiméthée». Paris : PUF, 2005, 409 p.

_____, et Claire PARNET. *Dialogues*. Coll. «Champs». Paris : Flammarion, 1996, 185 p.

DIDI-HUBERMAN, Georges. *Génie du non-lieu : Air, poussière, empreinte, hantise*. Paris : Éditions de Minuit, 2001, 156 p.

DUPRÉ, Louise. «Écrire d'une main blessée (Communication inaugurale de la XXXII^{ème} Rencontre québécoise internationale des écrivains : 'L'écrivain/e et la blessure' ». *Les écrits*, no 111, août 2004, p. 21-35.

FÉDIDA, Pierre. *Des bienfaits de la dépression : Éloge de la psychothérapie*. Paris : Éditions Odile Jacob, 2001, 259 p.

HAMEL, Jean-François. *Revenances de l'histoire : Répétition. Narrativité. Modernité*. Paris : Éditions de Minuit, 2006, 231 p.

HEIDEGGER, Martin. *Acheminement vers la parole*. Coll. «Tel». Paris: Gallimard, 2006, 260 p.

KIERKEGAARD, Sören. *La répétition*. Paris : Rivages poche, 2003, 107 p.

LACOUÉ-LABARTHE, Philippe. *La poésie comme expérience*. Coll. «Détroits». Paris : Christian Bourgois éditeur, 1986, 167 p.

MAULPOIX, Jean-Michel. *Le poète perplexe*. Coll. «En vivant en écrivant». Paris : José Corti, 2002, 376 p.

_____. *Adieux au poème*. Coll. «En vivant en écrivant». Paris : José Corti, 2005, 334 p.

_____. *Du lyrisme*. Coll. «En vivant en écrivant». Paris : José Corti, 2000, 442 p.

MESCHONNIC, Henri. *Modernité Modernité*. Coll. «Folio/Essais». Paris : Gallimard, 1988, 316 p.

_____, en collaboration avec Pierre SOULAGES. *Le rythme et la lumière*. Paris : Éditions Odile Jacob, 2000, 223 p.

NANCY, Jean-Luc. *Résistance de la poésie*. Coll. «Pharmacie de Platon». Périgueux: William Blake et co/Art & Arts, 1997, 29 p.

NOVARINA, Valère. *Devant la parole*. Paris : POL, 1999, 181 p.

_____. *Lumières du corps*. Paris : P.O.L, 188 p.

PAZ, Octavio. *L'autre voix : Poésie et fin de siècle*. Coll. «Arcades». Paris : Gallimard, 1992, 175 p.

RABATÉ, Dominique (dir. publ.). *Figures du sujet lyrique*. Paris : PUF, 1996, 162 p.

_____. *Poétiques de la voix*. Coll. «Les Essais». Paris : José Corti, 1999, 279 p.

_____. *Vers une littérature de l'épuisement*. Coll. «En vivant, en écrivant». Paris : José Corti, 1991, 204 p.

Ouvrages de création :

BECKETT, Samuel. *L'Innommable*. Paris : Éditions de Minuit, 2004, 212 p.

CALAFERTE, Louis. *Rag-Time suivi de Londoniennes et de Poèmes ébouillantés*. Coll. «Poésie». Paris : Gallimard, 2003, 233 p.

CELAN, Paul. *Choix de poèmes*. Coll. «Poésie». Paris : Gallimard, 2002, 376 p.

CHAR, René. *Œuvres complètes*. Coll. «La Pléiade». Paris : Gallimard, 1983, 1515 p.

DE BELLEFEUILLE, Normand. *La Marche de l'aveugle sans son chien*. Coll. «Mains libres». Montréal : Québec Amérique, 1999, 221 p.

DILLARD, Annie. *Pèlerinage à Tinker Creek*. Coll. «Fictives». Paris : Christian Bourgois éditeur, 1990, 392 p.

GUYOTAT, Pierre. *Coma*. Coll. «Traits et portraits». Paris : Mercure de France, 2006, 228 p.

HOUELLEBECQ, Michel. *Extension du domaine de la lutte*. Coll. «Nouvelle génération». Paris : Éditions J'ai lu, 1999, 155 p.

MAÏAKOVSKI, Vladimir. *Le Nuage en pantalon*. Pantin : Le Temps des cerises, 1997, 83 p.

PACHET, Pierre. *Autobiographie de mon père*. Paris : Autrement, 2003, 131 p.

PAVESE, Cesare. *Le Métier de vivre*. Coll. «Folio». Paris: Gallimard, 2005, 466 p.

_____. *Travailler fatigue suivi de La mort viendra et elle aura tes yeux*. Coll. «Poésie». Paris: Gallimard, 2004, 310 p.

PESSOA, Fernando. *Le Livre de l'intranquillité*, Paris : Christian Bourgois éditeur, 1999, 571 p.

RILKE, Rainer Maria. *Le Livre de la pauvreté et de la mort*, Arles : Actes Sud, 1989, 31 p.

ROUBAUD, Jacques. *Quelque chose noir*. Coll. «Poésie». Paris : Gallimard, 2001, 147 p.

STYRON, William. *Face aux ténèbres : Chronique d'une folie*. Coll. «Folio». Paris: Gallimard, 2007, 127 p.

VOGHERA, Giorgio. *Notre maîtresse la mort*. Strasbourg: Circé, 1992, 125 p.

WHITMAN, Walt. *Feuilles d'herbe: Leaves of grass*. Paris: Aubier, 1989, 511 p.